

Textes : Lc 9,20 / 18,28 / 22

Dans les récits de la Passion, on peut dire que notre rôle est tenu par Pierre. Pourquoi cela ? Parce que Pierre, qui n'a aucune part à l'action, représente le croyant de base.

Il est celui à qui le Christ a fait cette promesse fameuse : « Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise... ». Dans le contexte, le jeu de mot indique clairement que c'est à partir de la foi de gens comme Pierre que l'Eglise se construit. À partir de gens comme vous et moi qui chacun pris individuellement est, par sa foi, une cellule de base de l'Eglise. Du coup, chaque fois que dans son Evangile le personnage de Pierre apparaît, c'est au lecteur que saint Luc renvoie. Les passages que je viens de lire obéissent à cette règle.

Pierre, qui fait figure de chef parmi les disciples, se caractérise au premier abord par une foi que je dirai initiée et engagée. Elle est initiée car il est celui qui avant les autres a perçu la dimension messianique de Jésus, à un moment où il est encore trop tôt pour en parler au grand jour : Tu es le Messie de Dieu... De même elle est engagée: J'ai tout abandonné pour te suivre.

Mais les apparences sont trompeuses. Cette foi informée et cet engagement, que présentent-ils véritablement?

C'est juste après le repas de la Cène que survient l'avertissement de Jésus: « Vous allez être criblé comme on crible le froment et j'ai prié pour que ta foi ne cesse pas... ». L'heure approche où la posture de Pierre va être testée, avec pour principal résultat son fameux triple reniement.

Cet épisode est susceptible d'être lu de deux manières. D'une manière morale et c'est l'histoire du fanfaron pris en faute. Ou d'une manière existentielle et l'Ecriture, décrivant le reniement de Pierre, nous révèle une chose essentielle sur nous-mêmes.

Prenons d'abord la lecture morale.

Pierre veut donner de lui l'image d'un disciple rempli de zèle et de courage, capable de résister à n'importe quel assaut : « J'irai avec toi en prison jusqu'à la mort ». Il surestime ses forces. Il voudrait passer pour un héros mais il n'en a pas les moyens. Comme il n'a pas trop de doute sur lui-même, il parle haut. Mais par là, il se rend coupable d'orgueil et la chute le guette.

Pierre est ici l'anti-Abraham. Alors qu'Abraham préfère son Dieu à son fils Isaac et va jusqu'à envisager de sacrifier l'un à l'autre, Pierre devant l'épreuve renie le Christ afin de se sauver lui-même. Sa volonté fléchit et il se parjure.

Mais la promesse du relèvement lui a été faite. Après la chute viendra la rédemption. En réparation de sa faute, il lui sera demandé de faire de son échec cuisant une prédication destinée à avertir les autres pour leur apprendre à mieux

se prémunir contre la tentation. Selon le principe qu'un accidenté de la route est mieux placé que quiconque pour enseigner la sécurité routière aux autres.

La lecture morale, c'est la *felix culpa* de Saint Augustin, l'heureuse faute qui dévoile le pardon inépuisable de Dieu envers nous. Car après la faute, il est toujours possible de se repentir.

C'est une lecture honorable et qui se fait souvent.

Mais le texte ne se limite pas à cela. Parce qu'il voudrait dire qu'en faisant un peu attention, en se montrant modeste, en ne cherchant pas à être le plus grand, en cultivant une habileté que Pierre n'a pas su avoir, on pourrait éviter la chute. Or Pierre donne le spectacle d'un effondrement complet de la personnalité morale. Cet effondrement dit qu'il ne suffit pas de le vouloir pour être bon. Notre bonne volonté est à la merci d'une lame de fond qu'il n'est pas possible de prévoir. Il ne suffit pas de dire « il faut », « tu dois », ou « il n'y a qu'à ».

Ce sont alors de redoutables questions qui surgissent : Que cachent les protestations de fidélité de Pierre à Jésus ? Qu'y a-t-il derrière son idéal qu'il brandit comme un étendard et sa foi qu'il étale avec complaisance ? Et si toutes ces nobles intentions n'étaient que des mécanismes de défense contre une angoisse plus profonde, l'angoisse de ne pas être à la hauteur, l'angoisse de décevoir les autres, de décevoir le Christ, de décevoir Dieu ?

Ce n'est pas un hasard si le passage que je médite ce matin commence par « Il s'éleva une querelle entre eux pour savoir lequel paraissait le plus grand », qui peut aussi bien se traduire par le meilleur, le plus fort spirituellement. Pour se disputer sur un sujet pareil, il faut que le niveau d'angoisse soit drôlement élevé parmi les disciples !

Les bonnes intentions de Pierre sont donc balayées par la peur de souffrir et la peur de la mort. Il risque de subir le sort de son maître. Alors ses défenses craquent et son désir de vivre va se révéler plus fort que sa volonté de rester fidèle à Jésus. La mort est impensable, irreprésentable, tout en nous se dresse contre une telle perspective. Et rien n'est plus fort que notre désir d'éternité. Le Christ lui-même n'y échappe pas : « Père si tu pouvais éloigner de moi ce calice... »

Ce qui est extraordinaire, c'est la modernité d'un texte qui a pourtant 2000 ans ! Il met le doigt sur les forces cachées qui à certains moments décident à notre place. Sommes-nous aussi libres que nous le croyons ? Sommes-nous certains de tout contrôler ? Il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche de diriger son pas, affirme le prophète. C'est un éclairage sur notre humanité qui est ici proposé. Jésus présente la défaillance comme un destin inéluctable et inévitable de l'être humain. Il nous demande d'accepter ce destin que nous ne pouvons que faillir en face de Dieu.

Souvenez-vous du livre de Job. Les premiers versets décrivent un personnage parfait en tous points : il est honnête, il est droit et intègre, il est pieux, il est riche, il a une épouse modèle, des enfants dont il peut être fier etc.... En même temps, ce personnage parfait est un personnage impossible. Il ne nous ressemble pas. Il n'est pas humain. Il ne peut pas exister. C'est pourquoi toutes sortes de malheurs vont lui tomber sur la tête, qui, en le rapprochant de nous, vont l'humaniser .

Ainsi les ruptures de comportements, spirituels ou morales, ne sont pas seulement possibles, elles sont certaines. Mais, si j'ose dire, elles ne sont pas entièrement de notre faute. Elles se produisent parce que nous sommes ce que nous sommes... La faute de Pierre s'est produite parce qu'il est ce qu'il est.

Pouvons-nous comprendre cela ? Il existe un admirable petit recueil du poète Henri Michaux qui a pour titre « La Connaissance par les Gouffres », et qui raconte l'exploration intérieure des recoins les plus cachés de l'âme de l'auteur. Par comparaison, notre foi doit se connaître elle-même par ses gouffres. Un chrétien doit avoir été déçu par lui-même. Il doit avoir vécu la déception provoquée par l'effondrement de son éthique, par la mise à terre de ses ambitions ... Il vient un moment où il ne lui reste plus que la promesse : « Quand tu seras revenu » ! Car on en revient et on revient des gouffres dans lesquels on tombe.

Alors se révèle un autre visage de Dieu.

Jésus a prié pour que la foi de Pierre ne cesse pas, c'est-à-dire qu'il a remis à Dieu cette foi dont il semble si fier et si sûr. Pourtant il semble bien qu'à l'instant où Pierre renie, sa foi cesse. Elle s'amenuise au point de disparaître dans le néant.

Du coup, Dieu n'apparaît plus comme celui qui préserve, qui prémunit paternellement ses créatures, qui protège par sa providence bienveillante. Mais il est celui qui fait revenir à l'être quand il n'y a plus rien. Celui qui tire l'être du néant. Celui qui est capable de renouveler l'être quand la destructivité humaine paraît l'avoir emporté. Nous voici à un millimètre du secret de l'acte créateur de Dieu.

Quand tu seras revenu, affermis tes frères... S'agit-il de faire la morale ? Certainement non. Quel intérêt à refaire ce que tout le monde fait ? Nous vivons déjà dans une ambiance de dénonciation généralisée. Le jeu favori de nos jours consiste à débusquer les travers et les failles des uns et des autres pour les dénoncer dans les journaux et les médias la main sur le cœur... Faudrait-il que l'Église s'y mette à son tour ?

Non, affermir c'est autre chose. Affermir c'est nourrir la confiance que quelque chose de nouveau peut survenir qui change la donne de fond en comble. Affer-

mir, c'est annoncer le renouvellement de l'être à nos contemporains envahis par l'angoisse.

Affermir, c'est croire fermement qu'au cœur des ténèbres, du néant et de la mort se tient une présence qui veille, qui suscite et ressuscite.

Amen